

Moloch

Le pardon

***Molokh*, Allemagne / Russie / Japon / Italie / France 1999, 102 minutes**

Monica Haïm

Number 207, March–April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59252ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Haïm, M. (2000). Review of [*Moloch : le pardon / Molokh*, Allemagne / Russie / Japon / Italie / France 1999, 102 minutes]. *Séquences*, (207), 35–36.

au contraire le film à bout de bras, liant chacune des scènes et, par la même occasion, l'évolution des personnages en une grande montée lyrique qui rassemble toute l'émotion du film.

Qu'y a-t-il de si incroyablement fascinant dans le spectacle de la condition humaine ? Sans avoir la prétention d'offrir une réponse nette et définitive à une question aussi intangible et insaisissable, **Magnolia** propose à tout le moins un constat personnel, humaniste, philosophique et même, d'une certaine manière, métaphysique sur l'état du monde actuel, un monde à cheval entre la fin d'un siècle qui a vu l'évolution de la culture et de la société accélérer à une vitesse jamais égalée jusqu'alors dans l'histoire de l'humanité et le début fébrile d'un nouveau millénaire rempli de promesses mais aussi d'inconnues à la fois excitantes et volatiles. Le résultat est un film profondément intelligent, émouvant et troublant, choquant même. Qu'on aime ou qu'on déteste, **Magnolia** ne laisse personne indifférent. Avec ce troisième long métrage, après l'intéressant **Hard Eight**, mais surtout le très réussi **Boogie Nights**,

Paul Thomas Anderson¹ entre définitivement dans la cour des grands. Magique et lumineux, **Magnolia** est indéniablement une œuvre majeure.

Claire Valade

¹ Par un de ces merveilleux et mystérieux tour du destin, il semble qu'Anderson était tout simplement destiné à réaliser un film aussi ancré dans l'air du temps : il entrait dans la trentaine le 1^{er} janvier 2000...

États-Unis 1999, 188 minutes — Réal. : Paul Thomas Anderson — Scén. : Paul Thomas Anderson — Photo : Robert Elswit — Mont. : Dylan Tichenor — Mus. : Jon Brion, Aimee Mann — Son : Richard King, John Pritchett — Eff. spéc. : Lou Carlucci, Joseph Grossberg, Joe Leterré — Déc. : William Arnold, Mark Bridges — Cost. : Mark Bridges — Int. : Jeremy Blackman (Stanley Spector), Philip Baker Hall (Jimmy Gator), John C. Reilly (le policier Jim Kurring), Julianne Moore (Linda Partridge), Tom Cruise (Frank Mackey), Philip Seymour Hoffman (Phil Parma), William H. Macy (Donnie Smith), Melora Walters (Claudia Gator), Jason Robards (Earl Partridge), Ricky Jay (le narrateur/le producteur du quiz), Henry Gibson (Thurston Howell) — Prod. : Paul Thomas Anderson, Joanne Sellar — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

MOLOCH

Le pardon

Dans la brume, une arcade de pierre massive. Apparaît une petite femme blonde bien proportionnée, musclée et agile. Elle fait des pirouettes. Deux hommes l'observent à travers la lunette de leur fusil. Cette femme est Eva Braun, la maîtresse d'Hitler, et le lieu, la retraite privée du Führer, le *nid d'aigle* qu'il a fait construire près de Berchtesgaden.

Reléguée par Hitler (Moloch, la divinité monstrueuse à qui on offrait des sacrifices humains) au strict domaine de sa vie privée réservé à ses rares intimes, Eva Braun demeure au yeux de l'Histoire un personnage secondaire, obscur et sans importance dans la tragédie que l'humanité a connue entre 1933 et 1945. Cette Eva qui n'a rien d'une Evita est portée par Aleksandr Sokourov et ses scénaristes, au centre de l'histoire de **Moloch**. La raison paraît simple : cette femme a profondément et fidèlement aimé un homme qu'elle appelait Adi et que nous appelions Adolf Hitler. Elle l'a aimé, nous dit l'Histoire, bien avant sa monstrueuse ascension et jusqu'à la mort qu'ils se donnent ensemble alors que les Russes sont aux portes de Berlin. Et, en effet, le film nous la montre aimante malgré la solitude à laquelle cet amour la condamne, malgré l'isolement qu'il lui impose, malgré l'ennui qui est sa condition même de maîtresse négligée.

En ouverture du récit, une journée de printemps en 1942. Eva, seule, attend avec impatience l'arrivée de son amant, qui doit venir passer la journée avec elle. Il arrive accompagné de ses fidèles acolytes, Martin Bormann et M. et Mme Joseph Goebbels.¹ Dès leur arrivée, une atmosphère d'hallucination s'installe. Adi est d'une affabilité stridente, phobique, hypocondriaque ; il expose sans cesse des théories absurdes et grotesques. Tout le monde l'écoute, personne ne le contredit, tout le monde



Une étrange complicité

s'ajuste. La journée s'écoule paisiblement : thé, promenade, projection de films, dîner, coucher, départ. Eva, à laquelle Adi ne prête aucune attention en public, essaie, en privé, de le sortir de son délire hypocondriaque, d'attirer son attention, de le séduire, d'entrer avec lui dans quelque complicité ludique, de lui parler comme un être lucide à un autre.

Mais l'aveuglement d'Eva Braun face à la pathologie psychotique de son amant serait un enjeu trop faible pour Sokourov. Il faut donc regarder ailleurs. L'univers difforme qu'Hitler habite et partage avec Bormann et Goebbels est évoqué par une mise en scène à tous égards étonnante et par une mise en image, elle aussi, à tous égards remarquable. La représentation expressionniste des trois dirigeants criminels jouissant d'une journée de repos dans les Alpes les rend inquiétants par le fait même de leur ridicule.

Mais c'est surtout la mise en scène du personnage d'Hitler qui est absolument saisissante. À la différence de celles qui présentent

le personnage sur le mode « voici Hitler » en s'appuyant sur les signes d'identification déjà bien connus par le spectateur, celle de Sokourov fait la démarche inverse. Elle le *défamiliarise* en le décrivant, en le construisant et, ce faisant, Soukourov nous le fait découvrir de sorte que, à la fin du film, nous nous demandons avec effroi : cette personne était Hitler ?

On dirait donc que l'enjeu de ce récit se situe sur le terrain de l'Histoire. Mais à la lecture des notes sur le scénario, on découvre cette question de Sokourov qui, en se référant à Eva Braun, se demandait : « Les Chrétiens considèrent que l'amour nous sauve. Mais se sauve-t-on en aimant un monstre ? » Cette interrogation nous révèle que le véritable enjeu du récit se trouve sur le terrain de la spiritualité chrétienne et de la théologie.

Mais est-ce vraiment le salut de l'âme d'Eva Braun qui préoccupe Sokourov ? Trop absurde pour être vrai. Il faut conclure que l'âme dont le salut est ici en question est celle du peuple russe qui

a aimé celui que certains esprits, séduits par les raccourcis et les simplifications abusives, mettent sur le même pied qu'Hitler, l'adversaire suprême d'Adi, Jo, Joseph Staline le vainqueur de la grande, féroce et décisive bataille de Stalingrad qui surviendra quelques mois après la paisible journée printanière que Sokourov et son scénariste ont choisie comme cadre temporel de leur récit.

Monica Haïm

1 Les trois seront les témoins du mariage d'Adolf Hitler et d'Eva Braun, le 28 avril 1945, deux jours avant leur suicide.

■ Molokh

Allemagne/Russie/Japon/Italie/France 1999, 102 minutes — Réal. : Aleksandr Sokourov — Scén. : Yuri Arabov, Marina Koreneva — Photo : Alexei Petrov — Mont. : Leda Semjonova — Son : Hartmut Eichgün — Déc. : Sergei Kikovkin — Cost. : Lidia Krjudova — Int. : Leonid Mozgorov (Adolph Hitler), Elena Rufanova (Eva Braun), Leonid Sokol (Joseph Goebbels), Yelena Spiridonova (Magda Goebbels), Vladimir Bogdanov (Martin Bormann) — Prod. : Thomas Kufus, Viktor Sergejev — Dist. : K.Films Amérique.



Tom Ripley (Matt Damon), un caméléon inquiétant

THE TALENTED Mr. RIPLEY

La confusion des sentiments

L'univers sombre et équivoque de la romancière américaine Patricia Highsmith a maintes fois été porté à l'écran. Après l'adaptation qu'Alfred Hitchcock a tirée de son premier roman, **Strangers on a Train**, en 1950, Claude Miller a tourné **Dites-lui que je l'aime**, Michel Deville, **Eaux profondes**, Claude Chabrol, **Le Cri du hibou** et Wim Wenders, **The American Friend**. Mais, de tous les réalisateurs s'étant attaqués à son œuvre, seul René Clément a visité, avec **Plein Soleil** en 1959, l'univers de l'inquiétant M. Ripley, que transpose à son tour avec succès le Britannique Anthony Minghella.

Adapté du premier des cinq romans mettant en vedette cet antihéros, **The Talented Mr. Ripley** séduit tant par son traitement bidimensionnel que par son style. Le réalisateur du film **The English**

Patient, qui a également écrit le scénario, signe ici une œuvre riche, complexe et passionnante.

Tom Ripley, un être timide et renfermé, est de ceux à qui la chance n'a pas souri. Employé dans les toilettes d'un grand hôtel et pianiste d'accompagnement dans ses temps libres, il déteste ce qu'il est et aspire à un monde meilleur. Sa vie bascule au moment où un riche armateur new-yorkais lui offre 1 000 \$ pour ramener au bercail son fils qui se la coule douce en Italie. Ripley voit en cette mission l'occasion rêvée de devenir enfin quelqu'un.

Dès sa rencontre avec Dickie Greenleaf, Tom Ripley sent naître en lui son besoin de devenir l'autre. Rejetant sa propre existence, il veut à tout prix ressembler à Dickie qui, à ses yeux, est un homme libre et heureux. Mais sous ce désir latent se cache une obsession. En tuant Dickie, Tom croira enfin vraiment pouvoir le remplacer.

La force du film réside dans la psychologie du personnage principal. Le rejet de sa propre identité par l'emprunt d'une autre personnalité est l'idée maîtresse qui conduit l'intrigue. Anthony Minghella entre dans la peau de Ripley, explique ses états d'âme et expose ses multiples névroses, si bien que le spectateur s'identifie d'abord à lui, pour être ensuite dérouteré puisqu'il sympathise avec un tueur. Grâce au traitement qu'en a fait Minghella, Ripley apparaît à nos yeux plus pathétique que monstrueux. En effet, rarement a-t-on pu voir au cinéma un personnage à la fois aussi attachant et aussi ignoble.

Contrairement à Patricia Highsmith et à René Clément, Anthony Minghella s'est attardé à dépeindre l'ambiguïté sexuelle de Ripley et a fait de son homosexualité refoulée le mobile de ses crimes.

Insufflant à ses acteurs le désir d'explorer de nouveaux horizons et d'aller plus loin, Anthony Minghella dirige de main de maître de jeunes comédiens talentueux. Dans un rôle à contre-emploi, Matt Damon incarne avec subtilité ce caméléon inquiétant, enclin à l'obsession et au refoulement. Le jeune acteur de